

Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle

Michel Espagne

Citer ce document / Cite this document :

Espagne Michel. Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle. In: Genèses, 17, 1994. Les objets et les choses. pp. 112-121;

doi : <https://doi.org/10.3406/genes.1994.1266>

https://www.persee.fr/doc/genes_1155-3219_1994_num_17_1_1266

Fichier pdf généré le 14/05/2018

Sur les limites du comparatisme en histoire culturelle

Michel Espagne

Persée
BY:
CC BY
creative commons



1. Les notes renvoient fréquemment à des travaux qui sont résumés ici par une simple allusion. Pour une définition d'ensemble de la problématique des transferts culturels, voir notamment Michel Espagne et Michel Werner, «La construction d'une référence allemande en France 1750-1914. Genèse et histoire culturelle», *Annales ESC*, juillet-août 1987, pp. 969-992 ; voir aussi *Transferts. Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand*. Textes réunis et présentés par Michel Espagne et Michel Werner, Paris, Éditions Recherche sur les Civilisations, 1988. Plus récemment on consultera le n° 14 de *Genèses*, 1994.

2. Ute Frevert, «Bürgerlichkeit und Ehre. Zur Geschichte des Duells in England und Deutschland», in J. Kocka (ed.) *Bürgertum im 19. Jahrhundert*, T. 3 DTV, 1988, pp. 101-140.

3. Edmond Arnaud, *Essais de théorie et d'histoire littéraire*, Paris, Durand, 1858, p. 321. Sur l'histoire d'un enseignement des cultures et des littératures étrangères en France voir Michel Espagne, *Le paradigme de l'étranger. Les chaires de Littérature étrangère au XIX^e siècle*, Paris, Le Cerf, 1993.

4. Isaac Chiva et Utz Jeggle, *Ethnologie en miroir*, Paris, MSH, 1987.

L'histoire, en particulier dans le domaine franco-allemand, est restée trop longtemps attachée à un modèle de légitimation qui la conduisait à définir ses objets en termes nationaux. La multiplication des perspectives comparatistes ne peut qu'être considérée comme un tournant positif. Pourtant on pourrait imaginer d'autres manières que le comparatisme d'échapper aux contraintes d'une historiographie nationale. Il ne saurait en effet être considéré comme le principal recours scientifique contre un ethnocentrisme historiographique qui guette l'histoire culturelle en Europe. Il conviendrait d'en entreprendre une critique constructive, et de montrer les limites vraisemblables d'une méthode dont l'utilité partielle et temporelle ne saurait être remise en cause. Dans les remarques qui suivent, et qui se veulent une réflexion d'ordre méthodologique, plusieurs thèses seront successivement développées, chacune d'elle étant assortie d'exemples empruntés principalement au XIX^e siècle¹.

Le comparatisme présuppose des aires culturelles closes pour se donner les possibilités d'en dépasser ultérieurement les spécificités grâce à des catégories abstraites.

Qu'entend-on par «historiographie comparée»? Le terme a d'abord un sens très trivial : les résultats de recherches partielles ne peuvent rester isolés mais doivent être élevés à un certain niveau de généralité et pour cela comparés entre eux. A cette signification étroite s'ajoute un sens plus large : l'historiographie doit cesser de se consacrer à l'identité nationale et en faire éclater le cadre.

Comparer deux objets signifie les opposer pour énumérer leurs ressemblances et leurs différences et, par un glissement qui n'est guère évitable, pétrifier les oppositions. On ne peut comparer en effet que ce qui n'est pas confondu. Lorsqu'on compare un groupe

social en France et en Allemagne on s'interdit par exemple d'aboutir à la conclusion selon laquelle l'appartenance nationale ne serait nullement un trait pertinent. La comparaison conforte le clivage national et rend problématique sa remise en question.

Le *tertium comparationis* entre les deux termes d'une comparaison est en principe indispensable. Or cette médiation, dans le cas de comparaisons entre nations, risque fort d'aboutir à la projection d'un point de vue strictement national. L'historien se voit contraint d'utiliser des notions telles que «les intellectuels, les hommes politiques, les enseignants ou les bourgeois européens du XIX^e siècle» qui sont moins des auxiliaires de la recherche que de nouvelles contraintes idéologiques. Et lorsqu'on renonce à ces catégories trop vastes, on peut souvent parvenir à la constatation qu'il n'y a plus rien à comparer. Tel travail sur l'histoire du duel en France, en Allemagne et en Angleterre² ne montre par exemple que l'incompatibilité entre des systèmes de valeurs et des codes hétérogènes.

Le problème principal tient à la position de l'observateur. On ne fait souvent que comparer soi-même à l'autre. Le niveau où s'opère la comparaison ne correspond dès lors qu'à une extension de la dimension subjective et nationale. Une étude sur le système éducatif européen écrite en Allemagne donnera au concept de *Bildung* (formation dans un sens presque métaphysique) une place centrale alors que ce concept pourrait bien ne pas être seulement évoqué sous la plume d'un chercheur français ou anglais. L'histoire du comparatisme en France depuis le début du XIX^e siècle montre qu'il n'a jamais été question de se nier grâce au principe de comparaison, mais au contraire de défendre indirectement un point de vue national. Il suffit de lire l'argumentation de tel professeur de littératures étrangères en faveur du français : «L'italien est trop doux, l'espagnol trop sonore; d'ailleurs, ces deux langues

sont exclusivement méridionales, c'est-à-dire peu sympathiques aux organes des peuples du Nord. Puis les nations qu'elles représentent, loin d'être en état de généraliser leur influence, ont tout à attendre de l'influence étrangère. J'écarterai l'allemand pour une cause analogue : il est trop septentrional. A la fois rude et vague, il ne conviendra jamais au génie des peuples du Midi. L'anglais, trop germanique aussi, mais répandu à tous les coins du monde par le caractère aventureux de la nation qui le parle ne s'est acclimaté nulle part qu'avec la race anglo-saxonne; il a du reste une assez belle carrière à remplir dans le nouveau monde, où il est appelé à civiliser un continent. Quant aux langues slaves, je n'en dirai rien, ne les connaissant pas. Reste donc la langue française.»³

Le comparatisme met en parallèle des constellations synchroniques sans prendre suffisamment en ligne de compte la succession chronologique de leurs interférences.

Les comparaisons portent sur les moments d'une culture qui, en raison de ressemblances sémantiques, sont ressentis comme des phénomènes parallèles. Mais ces moments sont eux-mêmes ancrés dans un développement qui s'étend sur des décennies voire des siècles. Quiconque s'efforcerait de comparer les bibliothèques ou le rôle des Églises en France et en Allemagne obtiendrait à coup sûr une liste imposante de différences structurelles. Mais prises en elles-mêmes, celles-ci n'ont aucune valeur explicative, car les places qu'elles occupent dans les domaines nationaux respectifs ne sont nullement symétriques. Quelques expérimentations comme celle d'Isaac Chiva et d'Utz Jeggle⁴ ont montré que des domaines de recherche entiers ne sont apparentés qu'au niveau sémantique et en aucune façon au niveau de la fonction relative des champs scientifiques dans les cultures considérées. Entre l'ethnologie et la

Volkskunde il y a au fond peu de comparaisons possibles si l'on va au delà de la constatation que le terme de *Volkskunde* est traduit la plupart du temps par «ethnologie». Les deux domaines avaient jusqu'aux dernières années une situation radicalement différente dans les deux systèmes culturels. Est-on même sûr au demeurant que de nos jours les termes les plus galvaudés qui servent à désigner ou à invoquer certains rouages économiques comme l'«économie de marché» ou la «gestion des ressources humaines» renvoient à des signifiés commensurables à Paris, Francfort et Cottbus?

On pourrait parfois avec une bien plus grande utilité mettre en relation et en parallèle des moments des deux cultures qui n'ont aucune parenté sémantique. Le véritable pendant de la philologie allemande dans le système des sciences au XIX^e siècle serait en France la science sociale, le pendant de la philosophie, l'idéologie politique de type cousinien⁵. Seule la dimension du temps peut expliquer des différences structurelles. Mais des segments d'évolution ne se laissent pas aussi facilement ramener à un dénominateur commun que des observations synchroniques.

D'où l'intérêt scientifique qu'il y aurait à choisir des objets de recherche qui ne fassent pas seulement apparaître des points de contact sémantiques et formels mais aussi historiques. Au lieu de comparer les médecins, les artisans, les commerçants, etc., en Allemagne et en France, l'attention des historiens pourrait être orientée sur les médecins, les artisans, les enseignants⁶ allemands en France, etc.

De la sorte on pourrait :

- ne pas perdre de vue la continuité historique d'où résulte un contact ponctuel entre deux cultures;
- analyser les différences comme des pratiques contextualisées;
- confronter les attentes caractéristiques des deux termes;



5. Michel Espagne et Michel Werner, «Les correspondants allemands de Victor Cousin», *Hegel-Studien*, 1986, pp.65-85.

6. M Espagne, F. Lagier, M. Werner, *Le maître d'allemand. Les premiers enseignants d'allemand (1830-1850)*, Paris, MSH, 1991.

7. Perrine Simon-Nahum, *La cité investie. La science du judaïsme français et la République*, Paris, Cerf, 1991.

8. Nathan Wachtel, *La vision des vaincus*, Paris, Gallimard, 1971. *Le retour des ancêtres*, Paris, Gallimard, 1990.

– tenir compte de la détermination complexe de la conjoncture dans le contexte français qui accueille par exemple un bien culturel ou un groupe social allemand.

Les comparaisons donnent un résultat anhistorique, alors que les points de contacts entre les cultures sont impliqués dans un processus permanent. Dès que l'historien s'attache à un groupe de médiateurs, par exemple une colonie allemande en France, il doit parvenir à appréhender le point de convergence d'évolutions hétérogènes, celle du contexte de départ et celle du contexte d'accueil. Les comptoirs des villes allemandes de la Hanse dans les ports français et notamment à Bordeaux concentrent par exemple en eux les problèmes de l'histoire de France et de l'histoire d'Allemagne qui, sur ce point précis, apparaissent exceptionnellement comme une histoire unique.

Le comparatisme oppose des groupes sociaux au lieu de mettre l'accent sur les mécanisme d'acculturation.

Il n'est certainement pas inutile d'enregistrer les couches sociales qui composent la société européenne. Les sources de revenu, les temps de travail, les conditions d'hygiène, les formes d'organisation, les taux de fécondité peuvent et doivent être présentés dans des tableaux synthétiques. Un effet annexe de ces statistiques consiste toutefois à hypostasier des sujets collectifs, à créer des universaux. Tout catalogage de groupes humains qui ne se remet pas en question peut éveiller le soupçon d'une pétrification arbitraire. Que signifierait pour le XIX^e siècle la mise en parallèle du corps des universités des deux côtés du Rhin ?

Un regard libre de présupposés peut surtout être porté sur des groupes qui en tant qu'entités autonomes sont sur le point de disparaître, de se fondre dans un contexte étranger et devraient être les objets privilé-

giés d'une historiographie authentiquement supranationale.

Les imprimeurs-éditeurs allemands dans le Paris du XIX^e siècle ont par exemple adapté au contexte français une technique acquise en Allemagne et transformé de la sorte, non seulement leur propre identité, mais la structure de leur contexte d'insertion. La même remarque vaudrait pour les médecins, les enseignants, les peintres, les musiciens, les photographes d'origine allemande qui ont œuvré en France.

Communauté confessionnelle, les juifs allemands en France ont à ce point réussi leur assimilation aux juifs français et l'implantation en France de la « science du judaïsme » a pris une telle part dans la constitution d'une conscience laïque⁷, qu'à la fin du XIX^e siècle, au moment de l'affaire Dreyfus, la conscience populaire en venait à confondre les Allemands et les Juifs. Un rapprochement, voire une fusion de groupes sociaux issus des deux côtés de la frontière franco-allemande n'est possible que sur une échelle quantitativement réduite. Ce sont précisément ces groupes qui permettent un dépassement, pas seulement abstrait, des stéréotypes nationaux.

Une contribution méthodologique fondamentale au problème des métissages culturels et qui dépasse de loin les problèmes propres à l'Amérique latino-indienne a été selon moi fournie par les ouvrages de Nathan Wachtel⁸ qui ont su formuler des questionnements paradigmatiques : comment les sociétés précolombiennes ont-elles pu conserver malgré la conquête et l'importation massive de biens culturels étrangers des structures de mentalité qui leur soient propres ? Comment des structures de mentalité peuvent-elles se superposer et constituer dans le long terme une nouvelle combinaison ? La question mériterait aussi d'être posée et traitée dans le contexte franco-allemand à propos de l'ensemble des communautés professionnelles ou confessionnelles

qui ont franchi la frontière. Il faudrait pour cela mettre l'accent sur les groupes d'immigrants et d'émigrés et entreprendre l'analyse des micro-effets qu'ils ont pu exercer sur des micro-contextes. L'analyse systématique des dossiers de naturalisation dans le courant d'un siècle et des mécanismes sociaux, économiques ou culturels qu'ils dévoilent, pourrait fournir un matériau très riche pour de telles micro-analyses.

Les comparaisons portent notamment sur des territoires. Dans de nombreux cas l'observation des relations objectives entre des espaces européens pourrait avoir une valeur explicative plus grande quant à leur structure sociale et culturelle.

Parmi les historiens s'observe actuellement la tendance à comparer une ville ou une province allemandes avec une ville ou une province françaises de taille équivalente. Le modèle latent de ces projets de recherche pleins de bonnes intentions semble être celui des jumelages interurbains. Le choix des villes ou des provinces s'opère selon des critères de répartition abstraite (nombre d'habitants, secteurs industriels représentés, etc.). On serait tenté de parler d'une historiographie pilotée par des considérations politiques, d'une historiographie dont on attendrait une sorte d'efficience civique. Les résultats sont des listes de différences ou de convergences, depuis les taux de fécondité jusqu'au style de la gestion des entreprises.

On ne peut minimiser ici le danger d'ignorer un tissu de relations réelles. Bordeaux, Nantes et les villes de la Hanse sont le résultat d'une croissance économique et d'une définition culturelle imbriquées⁹. Il serait parfaitement justifié, non pas seulement de comparer Bordeaux à Hambourg et Brême, mais bien d'analyser l'histoire d'un territoire européen constitué sur la base d'un axe de communication. La navigation entre la Gas-



9. Michel Espagne, *Bordeaux-Baltique. La présence culturelle allemande à Bordeaux aux XVIII^e et XIX^e siècles*, Paris, Éditions du CNRS, 1991.

10. *Von der Elbe bis an die Seine. Französisch-sächsischer Kulturtransfer im XVIII. und XIX. Jahrhundert*, in M. Espagne et M. Middell (eds), Leipzig, Universitäts-Verlag, 1993.

11. Wilfried Pabst, «Subproletarier auf Zeit : deutsche "Gastarbeiter" im Paris des 19. Jahrhunderts», in Klaus J. Bade (ed.), *Deutsche im Ausland- Fremde in Deutschland. Migration in Geschichte und Gegenwart*, München, Beck, 1992.

cogne et la Prusse orientale définit un réel espace culturel, cimenté par des pratiques économiques collectives, par des comportements familiaux et religieux homogènes, par des échanges épistolaires incessants.

La relation à la France dans l'histoire sociale et culturelle de quelques régions allemandes mériterait également une investigation. On peut certes comparer la structure sociale de la Saxe avec celle d'une quelconque province française. Mais une autre manière d'aborder, par une historiographie transnationale, l'histoire de cette région consisterait à suivre le développement en Saxe d'une relation structurante à la France. La culture de cour à l'époque d'Auguste le Fort, les collections des galeries de Dresde, l'histoire du livre, les voyages à partir de ou vers Leipzig, la littérature libérale du XIX^e siècle allemand, les réactions des Saxons à Napoléon, l'épisode de la bataille des Nations, l'histoire des étudiants et chercheurs français à Leipzig, la culture française de la haute administration de Dresde, les volumes d'échanges à la foire de Leipzig, les révolutions du XIX^e siècle vues de Saxe, tous ces éléments conduiraient à reconnaître dans l'histoire interne de Saxe une part française, profondément ancrée dans les structures économiques et administratives. Dans une perspective française, on peut facilement esquisser à l'inverse une communauté culturelle franco-allemande sur la base de la région de Saxe. L'histoire du livre, l'immigration de Saxons, la relation traditionnelle des Français au saxon comme langue allemande de référence, la problématique des relations germano-polonaises dans la politique française, tous ces éléments illustrent l'existence d'un moment saxon privilégié dans la perception française de l'Allemagne¹⁰.

Cette parenté, évidente pour l'espace rhénan pourrait, avec des résultats plus ou moins importants, être mise en évidence

pour plusieurs régions d'Allemagne et constituer le point de départ d'une historiographie, non plus seulement comparative, mais authentiquement binationale.

Les comparaisons portent sur des objets censés exprimer une identité. De ce fait l'attention de l'observateur est détournée d'une part étrangère dans la structure sociale de la mémoire nationale proprement dite.

Lorsqu'on procède à des comparaisons on met l'accent sur des structures qui sont perçues comme spécifiques de l'espace national considéré, essentiellement les éléments d'une culture autour desquels se cristallise la mémoire du groupe national, c'est-à-dire des «lieux de mémoire» au sens large (édifices scolaires, rues, monuments aux morts, bibliothèques). On perd de vue, ce faisant, que le tissu de la mémoire n'embrasse pas seulement un espace culturel mais plusieurs, de même que des lieux de culte peuvent avoir un sens pour plusieurs religions.

On pourrait énumérer en France bien des «lieux de mémoire» franco-allemands : la Bibliothèque royale de Paris pour l'histoire des sciences humaines dans l'Allemagne du XIX^e siècle, les rues de Paris et leurs balayeurs hessois¹¹, l'architecture néo-classique de la ville portuaire de Bordeaux inspirée par les goûts d'une bourgeoisie venue du Nord. Une série de monuments architecturaux depuis le *Gendarmenmarkt* cher aux huguenots berlinois jusqu'au monument de la bataille des Nations à Leipzig, inauguré à la veille de la guerre de 1914 pour raviver l'esprit des guerres de libération, sont à vrai dire des lieux de mémoire communs ou du moins ils pourraient le devenir, être étudiés comme tels.

Maurice Halbwachs et sa théorie de la mémoire sociale, développée dans les années 1920 est, pour la définition d'une mémoire interculturelle, d'une grande utilité. Les villes,

les rues, l'architecture et tout l'édifice social renvoient comme des traces dispersées à cette mémoire. Or ces imbrications de traces mnémoniques n'illustrent en aucune façon une identité nationale mais bien une pénétration réciproque. Seule la comparaison oriente les esprits vers un clivage des mémoires, une distinction en camps nationalement déterminés.

La mémoire nationale se conserve principalement dans des archives historiques et des bibliothèques. L'ordre des cotes d'archives assigne à l'historiographie une base classificatoire incontournable dont l'orientation nationale trouve son origine dans des classifications de la Révolution française. Une historiographie franco-allemande, mais plus largement transnationale, exigerait d'abord que l'on définisse, au moins sur le plan théorique, un nouveau projet d'organisation des archives. L'exploitation sérielle des dossiers de naturalisation, des passeports, des séjours d'étude, des traducteurs, des professeurs de langue, des réseaux de correspondants, des rapports d'ambassades et autres objets, par définition bilatéraux suppose la définition de nouvelles catégories archivistiques et au moins le concept d'une base archivistique transnationale.

Les comparaisons mettent d'abord l'accent sur des différences avant d'envisager des points de convergences. Le processus de la différenciation même, sur l'arrière-plan d'imbrications préexistantes, s'en trouve occulté.

La conscience des différences nationales est elle-même un produit historique. Elle date approximativement de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Auparavant les nations étaient des déterminations secondaires, voire indifférentes. Le terme renvoyait à une origine, comme la nation allemande chez les étudiants en droit d'Orléans. Mais lorsqu'on en vient à comparer les moments des cultures nationales, on doit considérer les positions oppo-



12. Michael Jeismann, *Das Vaterland der Feinde. Studien zum nationalen Feindbegriff und Selbstverständnis in Deutschland und Frankreich (1792-1918)*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1992.

13. Michel Espagne, *Le paradigme de l'étranger. Les chaires de Littérature étrangère au XIX^e siècle*, Paris, Cerf, 1993.

sées comme des données de la nature. C'est la condition pour que l'historien puisse procéder à sa comparaison des formes d'identité.

L'apparition des oppositions, l'approfondissement des césures signale un processus historique. Seule la tentative d'inverser ce processus en décrivant les mécanismes de sa genèse peut permettre de définir un espace historiographique réellement supranational. Les concepts de langue, de peuple, de nation en Allemagne ne peuvent être utilement rapprochés des concepts français en principe équivalents que si on les analyse comme la déconstruction allemande d'une conceptualité française à partir de Herder. Le fossé entre l'érudition philologique allemande et l'idée française de culture générale à la fin du XIX^e siècle est, par exemple, un leitmotiv de l'histoire des sciences humaines. Mais la culture générale a la valeur d'une réponse à un éparpillement érudit. Les couples de contraires doivent être conçus comme des couples dynamiques.

Parmi les livres qui ont récemment étudié l'apparition de césures dans un processus d'interférences bilatérales, il faudrait citer le livre d'un jeune historien allemand, Michael Jeismann¹². L'auteur y montre que l'image de l'ennemi dans la presse allemande et française du XIX^e siècle donne fort peu d'informations sur l'autre, mais que l'ennemi remplit une fonction interne. Sans ennemi, l'identité nationale disparaîtrait. Il serait absurde de comparer les images, très pauvres et stéréotypées, de l'ennemi. Le livre montre plutôt la nécessité, pour ainsi dire structurelle, d'une césure aussi arbitraire que peu explicite et les étapes de son approfondissement. Les clivages, les schismes, les coupures ne marquent pas seulement des limites extérieures, ils ont une genèse et une fonction interne. Les comparaisons *stricto sensu* provoquent fréquemment des effets d'opacité.

L'histoire des sciences sociales et humaines dans l'espace franco-allemand ne peut que constater des formes d'incommunicabilité lorsqu'elle met au premier plan les termes d'une comparaison et non l'interrelation entre ces termes et leur évanescence.

Au premier rang des figures auxquelles on identifie l'université allemande du XIX^e siècle, il faut nommer Guillaume de Humboldt. L'une des questions les plus controversées à son sujet est celle de la relation de Humboldt à la philosophie du langage des idéologues. On a souvent considéré comme tabou en Allemagne la question de savoir si la «*Bildung*» n'avait pas des racines impures dans le sensualisme français du XVIII^e siècle.

Après l'importation de la philosophie allemande et tout particulièrement du kantisme en France par Victor Cousin et ses disciples, l'idéologie laïque sécularisée du XIX^e siècle finissant a la valeur d'une transposition française de l'idéalisme allemand.

Le discours scientifique sur l'étranger dans les universités françaises commence et se développe sur la base d'une importation de la philologie allemande qui laisse jouer aux enseignants germanophones un rôle essentiel. Cette découverte philologique des cultures étrangères transforme finalement la perspective des érudits sur la culture française elle-même. Les études provençales ou celtiques ne sont que l'application en France d'outils intellectuels conçus dans des universités allemandes¹³. Il n'y aurait peut-être pas eu si tôt d'études régionales basques sans Humboldt, ni celtiques sans le Bavaois Johann Gaspard Zeuss. On sait que l'École pratique des hautes études, mise en place sous l'impulsion de germanophones comme Michel Bréal fut conçue comme une tentative d'acclimater à Paris des méthodes de recherche élaborées en Allemagne.

Les études comparatives consacrées aux deux systèmes scolaires et universitaires n'ont mis jusqu'à présent en évidence qu'un manque complet de symétrie. De la sorte, la relation réciproque qui détermine largement le dynamisme interne des deux systèmes est pratiquement gommée. Un effort pour montrer que les deux traditions scientifiques ne sont pas autonomes mais s'expliquent par leurs interrelations, voire leur décalage volontaire, me semblerait beaucoup plus prometteur, et plus apte à contrôler, sinon dépasser les dissymétries, précisément parce qu'il en soulignerait le dynamisme.

Les comparaisons s'opèrent toujours d'un point de vue national. La multiplication des comparaisons ne peut que conforter le concept de nation. La tâche de l'historien devrait plutôt consister à analyser les moments étrangers dans le processus de constitution des différents concepts de la nation.

On ne peut concevoir d'historiographie comparative qui ne s'appuie sur un concept de la nation. En Europe existe une opposition entre le concept d'État-nation et le concept de nation linguistique, entre le modèle français et le modèle allemand¹⁴. Or toute comparaison qui débouche sur une opposition des deux paradigmes correspond finalement à un jugement de valeur.

Ou bien on met au jour une réalité plus profonde, à savoir que l'État-nation se conduit comme une nation ethno-linguistique, ou l'inverse. Ou encore le concept d'État-nation à la française est projeté sur la situation allemande. Dès qu'on tente une comparaison entre la France et l'Allemagne pour une période antérieure à 1870, n'oublie-t-on pas régulièrement qu'il n'y avait pas à l'époque d'Allemagne au sens français d'État central ?

Les concepts de nation sont des constructions historiques. Pourtant les historiens souli-



14. Rogers Brubaker, *Citizenship and Nationhood in France and Germany*, Harvard University Press, 1992.

15. Tommy Perrens, *Histoire de Florence depuis ses origines jusqu'à la domination des Médicis et depuis la domination des Médicis jusqu'à la chute de la République (1531)*, 9 vol., 1877-1891.

16. *Histoire de la littérature italienne*, Paris, 1811 à 1819.

gnent rarement le fait que les deux concepts se génèrent réciproquement depuis la Révolution française. Après que le concept universaliste de nation propagé par la Révolution eut été confisqué par le peuple français, Fichte – fondamentalement un jacobin, comme ne cessera de le répéter son biographe Xavier Léon – dut prendre la défense des droits d'un autre peuple, le sien, le peuple allemand. La formulation du concept de nation proposée par Renan serait difficilement compréhensible sans volonté latente de s'affirmer démonstrativement contre les ambitions ethniques de l'Allemagne. Pour les nombreuses étapes intermédiaires aussi, le concept de nation mériterait d'être analysé en tant que concept interculturel, quasiment dialogique.

Comme processus bilatéral le concept de nation ne peut plus être considéré au seul plan historico-politique ou idéologique. Dans cette dynamique, des éléments sociopolitiques, beaucoup plus larges que le simple formalisme juridique, jouent aussi un rôle. Lorsqu'on adopte une définition du concept de nation qui n'est plus purement nationale, il est plus facile de mettre en évidence l'indistinction ou le fréquent renversement de la base socio-historique et de la superstructure idéologique. Pour reconstruire une chaîne causale, un processus de génération réciproque entre diverses représentations de la nation indépendantes les unes des autres, une comparaison qui ne donnerait qu'un aperçu instantané serait tout à fait déplacée.

La notion de comparatisme embrasse parfois des tendances de la recherche qui n'ont rien à voir avec des comparaisons et correspondent plutôt à un transfert culturel.

Quand les fondateurs de l'école des *Annales* invitèrent les historiens à rechercher des points de contacts entre les sociétés, des racines communes à la diversité nationale, ils ne plaidaient nullement pour des comparai-

sons au sens étroit, mais pour une perspective historique englobante.

Si l'on décrit d'un point de vue quantitatif la circulation des livres à la douane de Strasbourg ou que l'on recherche de quelle manière le Saxon Otto Lorentz s'est occupé de diffuser la science bibliographique en France, ou que simplement on analyse la démographie de l'émigration, on ne fait pas, au sens strict, de comparaison mais on se contente d'assouplir le cadre rigide d'une historiographie ethnocentrique.

Dès le XIX^e siècle on trouve déjà en France une étonnante tendance à publier des histoires de l'étranger. La liste des histoires de l'Angleterre ou de l'Italie est effectivement impressionnante. Pour ne nommer que quelques exemples, l'histoire en neuf volumes de la ville de Florence par Tommy Perrens¹⁵ ou l'histoire de la littérature italienne en une dizaine de volumes par l'idéologue Ginguéné¹⁶. Dans l'élaboration de ces histoires on utilise volontiers un prisme allemand. La première histoire de la littérature et de la culture espagnole fut traduite au début du XIX^e siècle d'un livre rédigé par le professeur de Göttingen, Friedrich Bouterwek. Depuis les années 1860, le regard sur l'Italie est prédéterminé par le livre de Jakob Burckhardt sur la Renaissance. Cette soif d'appropriation intellectuelle de l'étranger, volontiers opérée grâce à des outils intellectuels importés d'Allemagne n'a rien à voir avec une comparaison.

Le mot d'ordre de «recherche comparative» peut certes favoriser des résultats positifs si l'on entend par là l'extension systématique du champ au delà des clivages nationaux. Mais la comparaison prise comme méthode ne peut en aucun cas être acceptée de façon non critique, fût-ce au nom de stratégies de politique culturelle. La théorie des transferts culturels se conçoit comme la contribution à une correction méthodologique du comparatisme en histoire culturelle.